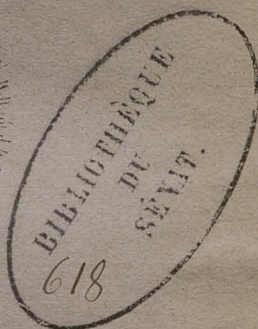


THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

CHARLES II,
ROI D'ANGLETERRE,
EN CERTAIN LIEU,
COMÉDIE TRÈS-MORALE,
EN CINQ ACTES TRÈS-COURTS.

BY SIR JOHN HENRY COOPER

COMEDIE IN FIVE ACTS

BY CALVIN FIELD

HOLD, UNCLE BEN

SCENE II

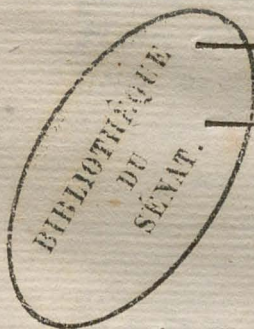
CHARLES II,
ROI D'ANGLETERRE,
EN CERTAIN LIEU,

COMÉDIE TRÈS-MORALE,
EN CINQ ACTES TRÈS-COURTS,

DÉDIÉE AUX JEUNES PRINCES;

*ET qui sera représentée, dit-on, pour
la récréation des Etats Généraux.*

Par un DISCIPLE de Pythagore.



Panem & circenses.

A VENISE.

1789.

CHARLES II.
ROI D'ANGLETERRE
EN CERTAIN LIEU
COMÉDIE TRÈS-MORALE
EN CING ACTES TRÈS-COURTS

DÉDIEE AUX JEUNES PRINCES
ET QUI SE REPRÉSENTE, DE-MAINTENANT
LA VICTOIRE DES BRITS CHÉRISSÉS
PAR LE DISCOURS DE L'ÉPIQUE

Par le sieur de MONTAIGNE

A VENISE

1789

AVANT-PROPOS.

Nos poètes tragiques sont de terribles gens ; ils ne mettent les rois sur la scène que pour les poignarder, les empoisonner, ou les découronner tout au moins. Nos poètes comiques sont plus doux. Quand ils font monter les rois sur le théâtre, ce n'est pas pour les tuer, c'est pour peindre un acte intéressant ou familier de leur vie privée. Ainsi nous avons vu *notre Henri IV*, & dernièrement *Frédéric le grand* (1), figurer sur la scène françoise, & y paroître des hommes très-aimables.

(1) Dans la comédie *des deux Pages*, piece germanique, francisée & lardée de quelques airs de de Zede. Frédéric le grand ne s'y attendoit guere ; mon Charles II en seroit moins surpris.

Que d'autres viennent nous offrir Charles premier passant du trône sur l'échafaud, & payant de sa tête ses perfidies envers la nation; nous, nous avons mieux aimé présenter son fils *Charles II* en robe de chambre & en bonnet de nuit. C'est donc ici le portrait d'un roi en *déshabillé*, &, pour le coup, sans gardes; de sorte qu'il a été impossible à l'auteur de placer une seule fois dans sa piece: *Holà! gardes, à moi?*

Quel mauvais genre, dira-t-on, qu'une piece de théâtre où il ne se trouve pas *un capitaine des gardes!* Quel oubli des principes de nos grands maîtres! quel ravalement de l'art! nous en conviendrons de bonne foi. Mais un roi est homme comme un autre, & il n'est souvent heureux qu'en se faisant homme le

plus qu'il peut, c'est-à-dire en cachant soigneusement sa vie intérieure.

On demandera peut-être ensuite quelle est la *morale* de cet ouvrage. Nouvel embarras pour répondre ; mais cependant ne vaut-il pas mieux avouer tout de suite avec un sage : *Qu'il n'y a point sous le soleil d'établissement humain qui soit capable d'engendrer la perfection morale, tant que les hommes sont hommes.*

Cependant ne désespérons point de prouver un peu la moralité de cette comédie. Essayons & prenons un ton grave. L'histoire révélera un jour tout ce qu'auront fait les princes, dira ce qu'il y a aujourd'hui de plus caché. Elle n'a pas manqué de nous instruire du libertinage de *Charles II*, de sa vie dis-

folue, qui le rendit méprisable.

Ainsi, les petites scènes de débauche des princes vivans, si elles ne sont pas réparées, seront un jour burinées par l'histoire. Mais voyez en même-temps l'enchaînement des choses ! Si Charles II n'eût pas aimé les filles, il n'auroit pas vendu Dunkerque à la France. Telle est la cause d'un grand événement, & d'un événement fortuné pour nous autres françois. Je ne doute pas qu'un politique n'y réfléchisse mûrement ; car les catins tiennent plus qu'on ne le pense aux grandes & modernes révolutions des états.

Voilà, je crois, lecteur, de la politique & de la morale bien fondues ensemble dans cette comédie, sans compter le spectacle d'un roi qui, ayant perdu sa bourse qu'on

lui a volée, est à la merci d'une matrone. Qu'est-ce qu'un roi sans bourse, & dans un pareil lieu ? La matrone intéressée lui dit des injures, l'enferme sous clef, & veut le faire jeûner au pain & à l'eau. Nous renvoyons ici le lecteur aux réflexions que fait Charles II quand il ne trouve plus sa bourse, & qu'il est dans l'impossibilité de payer les viles créatures dont il est environné. Toutes alors font tapage contre lui; c'est le bon jouaillier qui lui sert de caution, & qui le tire d'affaires.

Ajoutons qu'au milieu de tant de brochures sérieuses & d'un ton sévère, on ne fera peut-être pas fâché d'en lire une enfin d'un style tout différent, mais qui, à l'examen, regagnera peut-être ce qu'elle auroit pu perdre au premier coup-d'œil. Il ne faut pas que le françois

soit trop long-temps sérieux, cela ne seroit pas *bon*. Le rire chez lui doit se mêler aux choses les plus graves. Voilà pourquoi l'on se propose d'égayer les états généraux au milieu de leurs travaux patriotiques, par la représentation d'une comédie propre à les délasser de leurs fatigues, peut-être aussi longues qu'honorables. Or, pour que les états généraux soient parfaits dans leur composition, il faut, selon nous, qu'ils ressemblent à un grand *bal masqué*, c'est-à-dire, que chacun y porte un *domino*, après avoir laissé à la porte son habit & même sa physionomie pour prendre uniquement celle d'un françois. Le député ne doit plus être *tel* ou *tel* personnage, mais un *citoyen*. L'habit long, l'habit court, les croix, les cordons, mitres, casques, &c. que

tout cela disparoisse sous le *domino*,
tandis que la voix libre du patrio-
tisme errera seule parmi l'égalité des
individus autorisés à tout se dire !
Le bal de l'Opéra doit donc être à
la lettre le *modele* des états géné-
raux, parce que toutes les condi-
tions y sont confondues, & qu'on
n'y porte ni *canne* ni *épée*.....
Mais ne voilà-t-il pas encore un
aspect politico-moral qui s'ouvre
à notre pensée ? Finissons, car
sans cela nous pourrions véritable-
ment risquer de devenir profonds.

P E R S O N N A G E S.

CHARLES II, roi d'Angleterre.

Le duc DE ROCHESTER.

Le LORD CHANCELIER d'Angleterre.

La duchesse DE PORTSMOUTH.

SARA HARDINGS.

BETTY MALKINGS.

JUDITH.

CAROLINE.

CLARY.

ROSE.

AMARANTHE.

TROUPE DE FILLES.

UN JOUAILLIER.

La scene est à Londres.

CHARLES

CHARLES II,
ROI D'ANGLETERRE,
EN CERTAIN LIEU,
COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*La scène est chez le Roi.*)

La duchesse DE PORTSMOUTH
& ROCHESTER.

LA DUCHESSE.

EN vérité, Rochester, il ne tiendrait
qu'à vous d'avoir en moi une véritable
amie ; ce feroit de retirer enfin le roi des
écarts de sa conduite, écarts blâmables &

que rien n'excuse : cela dépendroit de vous....

ROCHESTER.

Il dépend de moi , belle duchesse , de...
Vous plaisantez : moi , réformateur....
Ah !

LA DUCHESSE.

De vous seul , je le répète , parce que
le roi vous aime.

ROCHESTER.

S'il ne faut qu'être ami du roi , eh ! qui
qui peut mieux y réussir que la belle dame
qui possède son cœur sans partage , & qui
mérite si bien de le posséder.

LA DUCHESSE.

Milord ! vous êtes complimenter ; mais
pour faire revenir le roi de ses écarts....

ROCHESTER.

De ceux que vous lui reprochez....
J'entends.

LA DUCHESSE.

Il ne faut pas être avec lui dans une certaine relation Il faut...

ROCHESTER.

Que ce soit un homme, voulez-vous dire.

LA DUCHESSE.

Vous m'épargnez la peine & un homme du premier rang comme vous, milord, dont l'esprit est autant au-dessus du commun, que vous l'êtes par votre naissance

ROCHESTER.

Vraiment c'est mademoiselle de Kéroual (1) qui me parle ainsi, & non la

(1) La duchesse de Portsmouth étoit françoise, d'une noble famille bretonne : elle se nommoit mademoiselle de Kéroual.

Le duc de Rochester, écrivain fameux en Angleterre ; poète satyrique, & adroit courtisan.

duchesse de Portsmouth, faite pourcom-
mander.

LA DUCHESSE.

Ou plutôt le comte de Rochester feint
ici de se méconnoître : bref, vous êtes
l'ami du roi, de plus homme de lettres,
éloquent; vous avez l'art, ou plutôt le
don de dire la vérité, & des vérités fortes,
tout en badinant. Vous avez été jusqu'ici
le compagnon de ses plaisirs, & vous
savez quel est son goût, goût qui m'of-
fense, & qui pourroit nuire à sa gloire.
Je vous réponds que vous êtes le seul
homme au monde qui réunissiez tout ce
qu'il faut pour faire au roi des représen-
tations qui soient écoutées.

ROCHESTER.

Miladi oublie encore la meilleure con-
séquence de tout cela.

LA DUCHESSE.

Laquelle ?

ROCHESTER.

Que je suis accoutumé à être de temps
en temps exilé de la cour , & ...

LA DUCHESSE.

Railleur ! au moins je vous répons
que cette fois-ci l'exil ne sera pas long.

ROCHESTER , *faisant une révérence d'un
air ironique.*

Oh ! j'en suis convaincu : rien de plus
fidele que la mémoire d'une femme en
crédit , en faveur d'un exilé.

LA DUCHESSE.

Sérieusement , promettez-moi d'entre-
prendre la commission dont je vais vous
charger. Je fais que chez vous le plan &
l'exécution s'enchaînent.

ROCHESTER.

En vérité , votre grâce me fait rougir
par les éloges qu'elle me prodigue.

LA DUCHESSE, *riant.*

Rougir ! ah ! vous n'avez pas le moyen d'être modeste ; mais vous éludez en vain. Voulez-vous entreprendre la conversion du roi ?

ROCHESTER.

Puis-je à présent m'y refuser ? Mais je suis véritablement embarrassé. S'il ne s'agissoit que de donner au roi des leçons d'inconstance, j'y suis un peu habile ; mais d'un inconstant faire un amant fidele, défaire ce qui est déjà fait, voilà la difficulté.

LA DUCHESSE.

Et voilà pourquoi la chose étant difficile, je m'adresse à vous seul. Il n'est pas question ici d'une jalousie puérile : je veux dérober aux historiens futurs des traits désavantageux à la mémoire d'un monarque ; car que celui de la Grande-Bretagne s'abaisse à courir après ces beautés vénales, que son dernier sujet obtiendra après

ou avant lui pour une guinée ; qu'il passe des nuits à table avec ces odieuses créatures dans des maisons suspectes , oubliant son rang , cela n'est pas pardonnable. Dites-moi : comment a-t-on un tel goût ?

ROCHESTER.

Oh ! il est des goûts qui écartent mieux l'ennui que ne le fait le superbe revenu des grandes ou belles passions. Folie , sagesse , ne sont qu'un même mot ; l'erreur est d'être malheureux. Le roi , dites-vous , est inconstant ? pas plus que le plaisir. Un amateur de tableaux penche tantôt pour tel ou tel peintre , mais c'est toujours la peinture qu'il adore.

LA DUCHESSE.

Taisez-vous , pervers... votre extravagance...

ROCHESTER.

Ah , madame ! si vous saviez ce que vaut l'éclair d'une folie , quel est le su-

blime d'un bon mot , & tout ce qu'annonce de profond un éclat de rire....

LA DUCHESSE.

Paix ! la gloire d'un roi n'est pas celle d'un particulier ; j'aime trop Charles pour ne pas le sauver d'une renommée outrageante. Je vous conjure & je vous supplie de le retirer de là. Je le souhaite & je vous en prie Qu'avez-vous donc à réfléchir ?

ROCHESTER.

Je cherche un moyen.... Bon ! m'y voilà. Il en coûtera une centaine de guinées, tant pour la nymphe dont je récompenserai l'adresse & la malignité, que pour monsieur le Noble.

LA DUCHESSE.

Monsieur le Noble ! qu'est-il ?

ROCHESTER.

C'est un françois , comme le nom l'in-

dique, mon valet-de-chambre, & une tête ! mais une tête !... C'est par ma foi une honte pour nous autres anglois, que ces étrangers-là connoissent mieux que nous l'intérieur du pays. Je crois que dans tout Londres il n'y a point un visage féminin qu'il ne connoisse, & de la vertu duquel il ne puisse offrir au plus juste le tarif.

LA DUCHESSE.

Comme ce talent vous extasie ! mais qu'avons-nous affaire de ce personnage ?

ROCHESTER.

Je vous demande pardon, miladi ! car s'il faut faire perdre au roi une mauvaise habitude, son ministère nous est nécessaire, indispensable.

LA DUCHESSE.

Il faudroit plutôt l'éloigner, je pense.

ROCHESTER.

Non !

LA DUCHESSE.

Je ne comprends pas.

ROCHESTER.

Sa majesté doit, & le plutôt possible ,
passer une nuit dans une maison de filles...

LA DUCHESSE.

Milord ! si c'est un badinage , je vous
avertis qu'il me déplaît fort. Je vous ai
prié de m'aider à ramener le roi ; vous
le devez en sujet fidele , & je vois que
votre intention est encore de le rendre pire.

ROCHESTER.

Non , madame : ce que je vous dis est
absolument nécessaire ; c'est là-dessus que
reposent toutes mes batteries. J'oserai com-
pter ensuite sur vos bontés , car j'espère
que vous m'obtiendrez grace pour le tour
que je vais jouer au roi. (*Il sort*).

(11)

SCENE II.

LA DUCHESSE, *seule.*

PARLE-T-IL vrai , ou m'auroit-il perfifflée ? Ah , comte ! si ton cœur valoit ta tête , que tu serois aimable ! je te préférerois au roi lui-même ; mais tu serois trop dangereux pour celle qui se confieroit à toi.

SCENE III.

CHARLES II , LE CHANCELIER ,
ROCHESTER.

CHARLES II.

MILORD chancelier , je vous remercie de la peine que vous avez prise en me faisant ce long détail : l'affaire est importante ; j'y réfléchirai , & je vous ferai

appeller. (*Le chancelier s'incline & s'éloigne*). Milord Rochester ! demeurez : j'ai deux mots à vous dire.

LE CHANCELIER , *à part* , & *s'éloignant*.

Rien ne se terminera ; il ne retient auprès de lui que ceux qui lui sont inutiles...
Jamais on ne pourra fixer ce caractère trop flexible : le dégoût des affaires est inné en lui.

S C E N E I V.

CHARLES II, ROCHESTER.

CHARLES II.

CE que vous me dites hier , Rochester ; d'une *Betti Malkings* est-il bien vrai ?

ROCHESTER.

Très-vrai, sire : c'est l'effet le plus rare qui circule dans le négoce amoureux.

CHARLES II.

Encore jeune & fraîche ?

ROCHESTER.

Oui , ravissante , fleur de santé , trésor d'agrémens , charmes délicats & mûrs pour les voluptés.... Elle n'a appartenu jusqu'ici qu'à l'évêque de Manchester.

CHARLES II.

C'est donc un bien de l'église ? s'en emparer !... mais ce vol ne seroit-il pas un sacrilège ?

ROCHESTER.

Non , il faut savoir que sa grandeur est morte depuis deux jours , & laisse cette pauvre fille sans protection.

CHARLES II.

Ah ! quel oubli ! le défunt a mal fait de la laisser ainsi : c'est bien peu charitable.

ROCHESTER.

La mort a plus de tort encore de l'a-

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

(La scene est dans une maison de filles).

CHARLES II, BETTY.

CHARLES II, *assis auprès de Betty, les bras autour d'elle.*

CETTE taille est admirable... lesté & légère.

BETTY.

Vous la flattez.

CHARLES II.

Non. Il est une sorte de confiance qui sied aux belles statures : au reste tu n'es que dépositaire de tes charmes ; ils nous appartiennent , à nous , faits pour les apprécier. Je veux étudier cette tête aimable ,

&c

& toutes les parties que ce vêtement léger mais encore importun , m'empêche de contempler de plus près.

B E T T Y.

On ne veut voir en nous que notre figure : on ne pense pas qu'il y ait d'autre mérite à chercher dans une fille ; & quand nous réunissons à nos agrémens un esprit un peu élevé , il est presque perdu pour nous.

C H A R L E S II.

Ce que vous dites là est à la honte des hommes ; mais moi , je fais distinguer l'esprit dans une figure aussi charmante que la vôtre : je ne le dédaignerai point.

B E T T Y.

Eh bien ! causons un instant.

C H A R L E S II.

Soit Dis-moi , avons-nous quelque attachement dans ce cœur qui palpite ?

B

B E T T Y.

Rien de plus funeste à notre profession qu'un attachement, quel qu'il soit.

C H A R L E S II.

Quoi ! ce cœur est dans un parfait équilibre ? Ne sent-il rien (je ne dis pas qui l'entraîne), mais qui l'incline un peu pour quelqu'un ? ... Là , personne en conscience ?

B E T T Y.

Il suffit d'aimer pour trouver des ingrats. J'ai aimé ; je ne veux plus de ce sentiment depuis que suis humiliée

C H A R L E S II.

Va ! un sexe est l'excuse de l'autre ... ici point de coupable ... Mais parmi le nombre de tes adorateurs , il s'en trouve enfin d'aimables jusqu'à un certain point.

B E T T Y.

Bien rare. Quand je regarde la plupart

des hommes , l'or qu'ils m'offrent se change en plomb.

CHARLES II.

Mais quelquefois le plomb d'un beau jeune homme apparemment se change en or.

BETTY.

Prestige qui fuit ! Si vous saviez ce qu'il nous en coûte pour attraper le talent d'être amusante & toujours nouvelle ! il faut dès le matin faire notre toilette , & travailler à notre parure : ma maîtresse est quelquefois plus de deux heures à placer une petite branche de myrthe dans mes cheveux , & après tout cela , je frémis quelquefois de rencontrer pour toutes mes peines & avances... un monstre... Oh ! quand il faut déguiser sa répugnance...

CHARLES II.

Soit. Mais quand on se croit le plus à l'abri des coups de l'amour , il nous garde un dernier trait contre lequel

on se trouve sans défense. Tu en conviendras : les plaisirs faciles ont leur prix.

B E T T Y.

D'accord.

C H A R L E S II.

Ici point d'hypocrisie ; il est si doux d'être ce que l'on est en effet. L'amour n'est qu'un badinage voluptueux ; heureux lorsqu'il est léger ! il jouit & s'envole : quand l'amour est à nos ordres, on n'est plus son esclave.

B E T T Y.

Je n'ai aucun intérêt à me déguiser ; je ne trouve rien de plus humiliant qu'un amour mercenaire. Je fais qu'ici l'inconstance est sans ingratitude & sans perfidie ; qu'elle ne doit choquer personne. J'avouerai que si l'amour n'affaïsonne pas nos plaisirs, nous sommes bien dedommagées de la vivacité qui leur manque, par le calme heureux de nos sens. Je ris quelquefois

en songeant avec quelle facilité nous accordons ce que d'autres femmes n'accordent qu'après de politiques longueurs pour donner à la dignité du sacrifice qu'elles surfont, un prix exorbitant, & pour faire arracher les faveurs qu'elles brûlent d'accorder. Je me transporte ensuite en imagination dans la retraite de ces filles renfermées, qui ne se permettent pas dans toute leur vie une heure de notre genre de vie.... Eh ! comment se fait-il après cela que je ne sois pas tout-à-fait exempte des foibleffes qu'ont les femmes qui célèbrent l'amour pour lui-même ?

CHARLES II, *l'embrassant.*

Ton imagination est riante... te voir & brûler pour toi, ont été l'ouvrage du même instant ; mais ce jour m'est trop précieux pour en perdre une seule minute. Viens, je suis professeur de gaieté.

BETTY.

Oh ! oh ! un philosophe gai n'est pas

une espece commune ; la rencontre est rare , & je la chéris.

CHARLES II.

De plus , je suis sculpteur ; je trouve un bloc du plus beau marbre : que dis je ? ma statue est toute faite , car voici un modele charmant ; mais il faut que je l'anime J'entends quelque bruit.

BETTY.

C'est ma compagne & votre compagnon , je pense.

SCENE II.

CHARLES II, BETTY, ROCHESTER.

(Rochester entre , tenant Judith par la main).

JUDITH.

Nous ne venons pas mal-à-propos.

ROCHESTER.

J'espere que non : mon camarade a trop d'esprit pour ne pas savoir que trop de précipitation nuit à la volupté.

JUDITH.

Monsieur a raison. La nature reprend si vite le plaisir qu'elle nous donne !

ROCHESTER, *lui caressant le menton.*

Osés-tu bien te plaindre de la nature ; toi ? (*à Charles II*). Eh bien , camarade ! comment trouvez-vous cette charmante créature ? Y a-t-il dans le palais du roi un plus beau marbre ? il ne faut plus que la vivifier.

CHARLES II, *souriant, & montrant un lustre où il y a des bougies.*

Ce lustre n'éclaire-t-il pas, & suis-je aveugle ?

R O C H E S T E R.

Je voudrois savoir si vous la trouvez
au-dessus ou au dessous de la peinture que
je vous en ai faite.

C H A R L E S II.

Si fort au-dessus, que je n'ai point de
termes pour exprimer mon ravissement.

B E T T Y.

Si je ne connoissois pas au langage que
mon sieur est mon compatriote, je le pren-
drois pour un françois.

R O C H E S T E R.

Et pourquoi donc, malicieuse ?

B E T T Y.

A cause de l'exagération qu'il y a dans
ses éloges. Je gage qu'il a été long-temps
dans ce pays-là, où l'on fait si bien flatter.

CHARLES II, *riant*

En vérité, charmante fille, tu gagnes la gageure. (*Regardant Rochester*). Oui, j'y ai été long-temps, & plus que je n'aurois voulu, n'est-il pas vrai, monsieur ?

ROCHESTER.

Affurément, camarade !

BETTY.

Et pourquoi ne vous y plaisez-vous pas ? C'est le pays de la galanterie.

CHARLES II.

Parce qu'il n'y a point là de créature qui te ressemble : ce n'est que fard & apprêts. Les couleurs fraîches de la santé n'appartiennent qu'à notre vieille Angleterre.

ROCHESTER.

Ainsi que le punch, qui ranime, ref-

taure , vivifie. En vérité , mesdemoiselles , il n'est pas décent qu'il faille qu'un autre rappelle ici l'idée de cette boisson.

JUDITH.

Si elle sert quelquefois l'amour , elle est le plus souvent son ennemi le plus déclaré. (*Rocheſter sort , & fait ſigne à Betty de le ſuivre*).

CHARLES II, à *Judith*.

Voilà bien un groſſier buveur ; aller penſer au punch en préſence & en voiſinage de plus vives voluptés.

JUDITH.

Il ſe connoît ſans doute ; puis il vient peut-être ici pour les amuſemens de la table , car pour ſatisfaire tous les goûts , ils ne ſont point ſéparés.

CHARLES II, à *Betty qui s'éloigne*.

Où allez-vous donc , cruelle ? Vous m'abandonnez.

B E T T Y.

Je vous laisse en bonne compagnie ;
& je reviens à l'instant.

C H A R L E S II.

Mais , s'il est possible , dans un déshabillé plus léger ; la nature t'a fait trop belle , pour que tu charges ces formes ravissantes de quelques ornemens , & tu ne risques rien , toi , je te le jure , de te rapprocher de sa touchante nudité,

B E T T Y.

Comme je l'ai dit , monsieur est à demi françois. (elle sort).

SCENE III.

CHARLES II, JUDITH.

*(Judith s'assied , Charles jette ses bras
autour d'elle).*

JUDITH.

NE me ferrez pas tant , monsieur ; vous
quitterez bientôt cette attitude , quand la
mignone Betty reviendra.

CHARLES II.

Mais n'es-tu pas la sœur de Betty ? je
te trouve aussi charmante qu'elle.

JUDITH.

Oh ! je vois dans vos yeux que non !
Betty l'emporte sur moi.

CHARLES II.

Quelles sont tes compagnes ?

JUDITH.

Des filles comme moi ; mais nous sommes de la plus grande réserve ensemble , parce que nous nous considérons comme rivales.

CHARLES II.

Te souviens-tu de celui à qui tu accordas les prémices de ta beauté.

JUDITH.

J'ai payé d'un parfait oubli l'instrument de cette connoissance ; mais les plaisirs dont je fis l'essai , furent un vif aiguillon pour tous ceux qui vinrent s'offrir ensuite.

CHARLES II.

Eh ! dis-moi ? quel est l'instant le plus délicieux , ou celui qui vous fait goûter pour la première fois le plaisir , ou celui qui , dans l'habitude du plaisir , vous unit au premier objet qui vous a véritablement touché.

JUDITH.

Tenez, monsieur, on prend pour amour ce qui n'est que le besoin d'aimer; je suis parvenue à n'aimer plus rien; & faut-il vous le dire? les hommes sont nos dupes; ils nous regardent comme les vils objets de leur passe-temps, & ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes les ministres de nos besoins ou de nos plaisirs. Plus je me suis détachée des hommes, plus j'ai pris de goût pour mon métier; mais je ne leur abandonne souvent qu'une statue, & tandis qu'enflammés par leurs propres desirs, ils se consomment sur des appas insensibles, ma tranquille froideur jouit à loisir de toute leur sensibilité.

CHARLES II.

Ta franchise est extrême.

JUDITH.

Peut-être un peu dure, mais puisqu'il me faut caresser le plus souvent une figure

abjecte qui me déplaît, voir tous les ridicules & tous les travers d'une foule d'hommes opulens & grossiers, sans goût, sans desir, & qui se croient en droit de nous humilier; puisque j'ai à combattre l'insolence qu'inspirent la débauche & le vin, je m'en venge en disant aux hommes toutes leurs vérités.

CHARLES II.

Je vois bien que tu t'appelles Judith.

JUDITH, *en faisant un geste.*

Oui, qui coupa la tête à un tyran; j'aime à voir leur tête à bas, mais cela est trop rare.... Tu changes de visage; tu n'as pas l'air d'être un tyran, toi... Qu'as-tu?

CHARLES II, *ému.*

Non, tu vois que tout en moi s'y refuse; va, tu appartiens à mon camarade, nous nous verrons une autre fois.

JUDITH.

Adieu , je ne manquerai pas de dire à Betty combien vous lui êtes fidele. Oh ! elle est bien digne d'être la favorite : je n'en murmure point.

S C E N E I V.

CHARLES II, *seul.*

Elle a fait un geste qui a porté au fond de mon ame une émotion profonde ; allons , remettons-nous ; je sens que j'ai besoin d'un moment de repos pour effacer ce que je viens de sentir. *Tu n'as pas l'air d'être un tyran, toi... Quels mots ! (Il s'éloigne en prononçant ces mots lentement , & dans une réflexion triste).*

Fin du second acte.

ACTE

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ROCHESTER, BETTY.

BETTY.

NE m'avez-vous pas fait signe, monsieur, que vous aviez à me parler en particulier ? je suis retenue.... L'ordre & la décence....

ROCHESTER.

Il ne s'agit pas de cela : où est ton amant ?

BETTY.

Auprès de Judith, je pense ; & je crois qu'il supporte patiemment mon absence.

ROCHESTER.

Un mot donc en confidence.

C

B E T T Y.

Parlez, je vous écoute.

R O C H E S T E R.

Dis-moi franchement ; pourrois-tu voler une bourse aussi adroitement que tu voles un cœur ?

B E T T Y, *étonnée.*

Que signifie ce langage ?

R O C H E S T E R.

Mot-à-mot, au pied de la lettre.

B E T T Y.

Eh ! je ne fais point cela ; je ne saurois même en supporter l'idée.

R O C H E S T E R.

Eh ! pourquoi pas ? ce vol n'est pas plus difficile que l'autre.

B E T T Y.

Mais quand je prends un cœur, je donne

en retour le mien , ou tout au moins ma
personne ; cela se ressemble par fois. Enfin ,
ce n'est pas un si grand mal que de s'ex-
poser à se faire pendre.

ROCHESTER.

Innocente ! comme si le vol & la po-
tence étoient inséparables.

BETTY.

Au moins , ils se touchent de bien près ,
& souvent ils s'accordent.

ROCHESTER.

Tu as des faillies , à ce que je vois.

BETTY.

Cela t'étonne ; il n'y auroit de l'esprit
ici bas que pour toi. Oh ! oui , un mois
seulement à l'école de milord Rochester ,
& je crois que je pourrois faire aussi des
vers.

ROCHESTER.

Eh ! comment , cousine , me connois-tu ?

BETTY.

Tu aurois dû t'en appercevoir , puisque
je me méfie de ta parole.

ROCHESTER.

Oh ! tu peux te fier à moi pour cette
fois ; il s'agit d'un projet heureux & dans
tous les sens possibles , je te le jure devant
Dieu.

BETTY.

Acheve le serment , & je ne te croirai
pas.

ROCHESTER.

Que diable ! écoute-moi donc.

BETTY.

Je crois que je ferois mieux de ne pas
t'entendre.

ROCHESTER.

Par mon ame , voilà qui est singulier :

j'ai fait mille tours déplaissans ou libertins ; avec la plus grande facilité ; & maintenant qu'il s'agit d'une bonne action , la première que je tente , je rencontre des obstacles.

B E T T Y.

C'est une bonne action , à ce que dit milord Rochester , que de voler une bourse.

R O C H E S T E R.

Sais-tu à qui tu dois la voler ? à l'homme que je t'ai amené , & qui doit cette nuit partager ton lit.

B E T T Y.

Eh ! pourquoi exiges-tu cela de moi ?

R O C H E S T E R.

Parce que c'est une gageure , une gageure importante : cet homme est un ladre , un vilain , un pince-maille qui vient dans un lieu de plaisir pour la première fois de

sa vie, mais après avoir long-temps calculé, supputé ce qu'il lui en coûteroit pour une jouissance; il voudroit avoir toute une nuit une beauté appétissante, manger à table comme quatre, & que cela ne lui coutât rien : contraint à déboursier, il paie alors en matelot. Son fort est d'attraper le plus qu'il peut les filles; il s'en fait gloire; tantôt il leur promet des présens & leur manque de parole; tantôt il leur offre de les produire & les abuse par des mensonges; bref, c'est une bonne œuvre que de corriger un avare de cette trempe, qui vole sans scrupule le plaisir qu'il a marchandé; & comme cette leçon lui est nécessaire, elle lui fera du bien, car il est homme à décamper sans bruit demain matin, quand tu te feras endormie, lasse de tes caresses....

B E T T Y.

Parles-tu sérieusement?

R O C H E S T E R.

Très-sérieusement. Il lui faut une leçon,

te dis-je, & dont il se souvienne. Pour que tu n'en doutes pas, regarde ce billet de banque de cinquante livres sterlings; apporte-moi demain sa bourse, je prends le tout sur moi; je lui rendrai sa bourse, comme tu peux bien penser, après m'être moqué de lui largement, & le billet de banque fera pour toi. Que je sois damné s'il t'en arrive le plus léger dommage.

B E T T Y.

Certes ! si j'accomplis ce que tu me recommandes, voilà le premier vol que j'aurai fait de ma vie. J'accorde, mais je ne vole point cependant, puisque c'est une plaisanterie.

R O C H E S T E R.

Pure plaisanterie !

B E T T Y.

Que tu es libéral, & qu'il faut toujours

vouloir ce que tu veux ! je consens de m'y prêter , pourvu que ma probité ne soit pas trop long-temps compromise.

ROCHESTER.

Ce n'est qu'un jeu. Fais cela , & je te promets pour demain des boucles d'oreilles à la mode , que je t'attacherai moi-même ; le tour ne passera pas vingt-quatre heures... Mais voici maman qui vient ; qu'elle ne sache pas un mot de tout ce que nous venons de dire : il faut néanmoins que je t'avertisse d'être sur ses gardes avec cet étranger..... Adieu ! charmante créature ! sois adroite autant que tu es belle : la bourse & la montre , entends-tu bien ?

BETTY.

Aussi la montre ! il n'en coûtera pas plus , soit : mais ne vas point me laisser dans certain embarras.

ROCHESTER.

Compte sur moi..... Je réponds de tout.

S C E N E 11.

ROCHESTER, SARA HARDINGS.

SARA HARDINGS.

O N ne finit pas avec ces coëffeuses & ces bouquetieres ; toujours des flots d'argent pour ces onze mille non-vierges..... Eh bien ! est on bien chez moi , monsieur ? oui , car vous y revenez. Toutes mes filles ici jouissent d'une santé parfaite ; c'est ce que je puis vous assurer ; car , à la plus légère indisposition, elles sont enfermées dans la salle de continence , & elles n'en sortent plus. J'ai d'ailleurs un praticien expérimenté qui me répond des plus novices. Tout cela coûte ; mais aussi la rose est sans épines.

R O C H E S T E R.

Voilà un bon répondant que le prati-

cien, s'il n'est pas le premier dans le cas de la plainte.

SARA HARDINGS.

Ma maison est bien réglée, monsieur ; la loi du bain , la défense des chaufferettes , telle est la discipline constante.

ROCHESTER.

Admirable !

SARA HARDINGS.

L'amour, pour récompense de l'avoir bien servi dans ma jeunesse, m'a conservé le goût du plaisir, non plus pour en donner par moi-même, mais pour m'intéresser à celui des autres. J'héberge les amours, je fers la ville de Londres, en mettant à l'abri des attaques téméraires la pudeur des femmes chastes, elles s'élèvent avec fureur contre nous.

ROCHESTER.

Elles ont raison : la bouche qui jeûne
doit déclamer contre la bonne chère.

SARA HARDINGS.

Elles ont tort, si elles sont véritable-
ment chastes.

ROCHESTER *riant.*

Je ne m'attendois pas à trouver en toi
tant de raisonnement.

SARA HARDINGS.

Je crois que je fers la patrie. Ici, l'homme le plus indécis ou le plus volage peut donner carrière à son inconstance ; tous ses goûts sont satisfaits successivement : attrails précoces , beautés mûries par l'expérience ou les années , blondes attendrissantes , amusantes brunes ; les objets que je puis

offrir sont aussi variés que les caprices humains. Les voulez-vous parées comme Junon, ou dans le déshabillé des Grâces ? on prendra, à votre gré, ces différentes formes ; il ne faut ni stratagèmes ni violence pour s'introduire chez nos belles ; notre maison n'est fermée qu'à l'indigence ou à l'avarice : avec un peu d'or, tout vous rit, tout vous tend les bras ; point d'époux, de meres, ou de surveillans incommodes : votre maîtresse vous attend pour se donner à vous sans réserve, & tous vos momens sont les siens. On ne connoît pas ici les petits soins, ces assiduités, ces fadeurs, ce mélange ennuyeux, qui file les éternelles journées des amans vulgaires, ni ces refroidissemens, ces ruptures, ces explications qui consomment les jours d'une oisive & folle jeunesse, mais qui ne doivent point occuper des hommes nés pour remplir les devoirs de la société.

ROCHESTER.

Tu es vraiment éloquente : les gens d'es-

prit sont pressés de vivre & de jouir. Cette philosophie est cachée dans le cœur de tous les hommes; mais bien peu osent l'avouer.

SARA HARDINGS.

Je renvoie les hommes à leur poste; parce qu'ils se doivent, avant tout, à leurs emplois, à leurs talens. Ici, ils ne sont point asservis à des caprices étudiés; sagement avarés du temps, ils y trouvent cette aisance qui leur plaît, & cette franchise qui les étonne.

ROCHESTER.

Tu as fait une sage réflexion: ce lieu-ci n'est fermé qu'à l'avarice. Hé bien! je ne veux pas te tromper; il s'est glissé ici un avare, un avare renforcé.

SARA HARDINGS.

Qui ?

ROCHESTER.

C'est mon camarade.

SARA HARDINGS.

Ce n'est donc pas un homme de la cour ?

ROCHESTER.

Si fait. Viendrois-je ici avec un homme qui ne seroit pas d'un rang distingué ?

SARA HARDINGS.

Toi ! comme si je n'avois pas vu (malgré ta dignité de lord & de pair du royaume), ton excellence fraterniser avec tes valets , lorsque tu en avois besoin.

ROCHESTER.

Oh ! je laisse toujours l'orgueil expirer sur le seuil de la porte ou du sanctuaire des plaisirs.

SARA HARDINGS.

Mais revenons à ton camarade; est-il riche ou non ?

ROCHESTER.

Quand je serois multiplié par quatorze; encore n'atteindrois - je pas à son poids d'opulence !

SARA HARDINGS *stupéfaite.*

Oui - dà !

ROCHESTER.

Cependant, sois sur tes gardes avec lui.

SARA HARDINGS.

Pourquoi ?

ROCHESTER.

Parce qu'il goûteroit une joie infinie à r'escamoter l'argent qui t'est dû. Je l'ai vu quelquefois sauter par la fenêtre, & s'en aller ainsi plutôt que de payer, content d'avoir eu *gratis* une nuit voluptueuse.

SARA HARDINGS.

Mais c'est là un monstre ! Oh ! cela ne réussiroit pas chez moi, sur-tout après lui avoir donné la plus jolie piece de mon magasin, un morceau fin.

ROCHESTER.

Te voilà bien avertie.

SARA HARDINGS.

Oh ! je fermerai les volets, & j'aurai l'œil sur la porte.... Mais où vas-tu ? je voudrois bien te présenter deux ou trois minois qui ne sont pas inférieurs à Betty.

ROCHESTER.

ROCHESTER.

Quand tu animerois pour moi la *Vénus-Médis*, je ne me sens pas d'humeur aujourd'hui ; j'ai quelque chose en tête.

SARA HARDINGS.

Oh ! malheur , malheur ! le monde va finir.

ROCHESTER.

Pourquoi ces exclamations, vieille extravagante !

SARA HARDINGS.

C'est demain le jugement dernier le lord Rochester sort de chez moi tout aussi innocent qu'il y est entré.

ROCHESTER.

Eh bien ! je me ravise. Depuis long-temps

D

tu m'as promis de me faire voir tout ton troupeau, là rassemblé sous mon coup-d'œil, & de m'admettre, bien caché, aux plaisantes harangues que tu lui fais par fois. Tu dois me récompenser en outre de l'avis que je viens de te donner ; car sans moi tu aurois pu te laisser tromper. En qualité d'observateur, il me tarde de bien connoître, sous le rideau, le langage de tes chastes prêtresses, dépouillé de tout artifice.

SARA HARDINGS.

Volontiers ; & je ne manquerai pas de les prêcher, car j'ai chaque jour quelque remontrance à leur faire. Tu pourras assister au comité de nos nymphes. Passe dans ce cabinet voisin ; de là tu pourras tout entendre & tout voir par une petite fente qui se trouve à la cloison.

ROCHESTER *entrant dans le cabinet.*

On a toujours de la curiosité, quand on se sent quelque penchant à la malice.

SARA HARDINGS *le poussant dans le cabinet.*

En ce cas, tu dois être le plus curieux des hommes.

S C E N E I I I .

SARA HARDINGS, TROUPE DE FILLES.

SARA HARDINGS *appelant.*

VENEZ , mesdemoiselles.

Les Filles entrent & se rangent en cercle.

Je vous ai recueillies toutes nues, vous le savez ; vous n'en avez pas plus de reconnaissance ; cependant , après les soins

que j'ai pris de votre coëffure , de votre chauffure , de votre habillement , vous devriez faire aux spectacles presqu'autant de conquêtes qu'il y a de spectateurs ; mais s'il y a un petit fat dans l'assemblée , c'est sur lui que tombent vos regards. J'ai beau vous dire que vous n'avez point de rivales plus dangereuses que ces mignons de la nature , qui veulent usurper sur vous l'empire de la beauté , & qui ne paient qu'en madrigaux , vous les chérissez de préférence. Vous devriez rougir de dépit de voir vos appas effacés par les leurs. Ils vous traitent cavalièrement , & vous les écoutez ; ils vous voient avec une distraction insultante , & cela ne vous empêche point de leur faire des mines. *Qu'il est beau !* dites-vous en vous-mêmes. Ils ont fait cependant tout ce qu'il falloit pour déplaire , & vous n'êtes point offensées. Oh ! têtes sans raison ! Ils sont bien en droit de dédaigner vos charmes & votre foiblesse , d'abuser de leurs avantages , de ne plus détourner

les yeux d'un miroir où vous n'osez plus vous regarder en leur présence, & il faut que je sois le témoin de ces scènes ! ils n'ouvrent la bouche que pour faire la satire de toutes les courtisannes, & vous ne savez pas leur répondre : bientôt vous serez confondues avec les danseuses, ou avec celles qui se livrent aux fatigues journalières de la déclamation. Je vous avertis, mesdemoiselles, que j'en ferai sauter quelqu'un par les fenêtres, que ma porte leur sera fermée, c'est ma résolution. Fuyons ces ennemis de notre sexe : je vous renouvelle donc l'ordre qui vous défend qu'aucun d'eux ne vienne vous surprendre au lit.

UNE FILLE.

Quel arrêt !

UNE AUTRE FILLE.

Il est foudroyant.

SARA HARDINGS.

Prenez garde : l'amour , enfant de l'abondance , est bientôt étouffé par la misère. Qu'une imbécille passion n'aille pas dérober au public des sujets qui lui appartiennent , & n'allez pas lui faire des infidélités : c'est la multiplicité des amans qui fera votre fortune ; tous ces petits goûts particuliers que vous vous permettez , sont l'écueil le plus redoutable ; puis la galanterie dont vous faites profession , n'est pas toujours un art aisé où l'on réussisse seulement avec de beaux yeux & de la jeunesse.... Allez , Caroline , mettez-vous sous les armes pour recevoir un pontife : vous savez que ces personnes sacrées sont encore plus recherchées dans leurs plaisirs que les autres hommes. Ainsi , que votre déshabillé soit supérieurement entendu ; & vous , Amaranthe , voilez votre gorge , & n'en laissez voir justement que ce qu'il en faut pour faire envier le

reste.... Vous, Rose, vous avez l'air d'une petite furie. Pourquoi ce teint enflammé ? Je soupçonne : nous veillerons là-dessus... Je ne sais ce que vous faites, mesdemoiselles, mais vous n'avez point cet air de fraîcheur que le sommeil laisse sur des traits reposés. Qui vous agite ? qui peut vous agiter ? La froideur doit régner dans votre cœur, car il doit être à l'épreuve de toute émotion profonde ; ne foyez pas de ces tendres imbécilles qui sacrifient encore à l'amour dans le temple de la fortune. Songez au temps où les rides se logeront sur votre front ; tremblez de déplorer alors dans une triste indigence, l'oubli que vous aurez fait des faveurs de Plutus. Cherchez donc aujourd'hui ceux qui font de la dépense ; ils ne sont pas moins tendres que les autres, & sachez tirer de votre condition tous les agrémens qu'une jolie figure procure à celle qui les cherche. Prenez-y garde : si vous donnez, vous n'aurez plus de prix ; il faut recevoir. Laissez à la vieille

& à la laideur ces générosités qui les rendent encore plus hideuses. Je vous le répète , un jour viendra que vous chercherez en vain dans votre miroir ce teint , cette vivacité , cette fraîcheur que mes soins avoient conservés. Ils seront éteints ces yeux autrefois si vifs , si tendres , si passionnés ! Appliquez - vous à découvrir les ravages imperceptibles que le temps fait chez vous chaque jour. L'art commence où finit la nature , & c'est à vingt-cinq ans qu'une femme habile doit recommencer à vivre & à plaire !

S C E N E I V.

CAROLINE, ROSE, CLARY, AMARANTHE, TROUPE DE FILLES,
qui s'assoyent & causent en cercle.

CAROLINE.

ELLE voudroit , la gaupe , que nous fussions les plus intéressées coquines de l'univers.

R O S E.

Tous nos péchés réunis ne contrebalanceroient pas ceux qu'elle commet pendant un seul mois.

C L A R Y.

Quand sortirai-je d'ici ? Il me tarde de n'être plus une victime dévouée à la brutalité, au caprice & à la tyrannie des hommes. Celui qui paie, achete le droit de nous faire sentir ses dédains, même au milieu de ses caresses, de mêler les rebus aux desirs, & l'outrage à la plus ardente passion.

A M A R A N T H E.

Oui ! ils viennent à nous avec un front couronné des riantes fleurs du printemps, & ils n'apportent dans le sein des amours que les glaces des hivers.

R O S E.

Que de figures agréables & trompeuses !

ce sont des vieillards de trente ans qui ont cessé d'être hommes pour s'être trop hâtés de l'être.

A M A R A N T H E.

Ah ! si l'homme n'a jamais qu'une certaine mesure de forces , j'aime mieux celui qui les emploie toutes à-la-fois ; qu'il s'épuise , qu'il me laisse retomber , pourvu qu'il m'ait une fois élevée jusqu'aux cieux.

U N E A U T R E F I L L E.

Moi , je ris de celui que la débauche amène ici , car il ne fait pas qu'il fait seul tous les frais d'un plaisir que je ne partage point.

U N E A U T R E.

Pour moi , faut-il le dire ? plus je me suis détachée des hommes , plus j'ai pris de goût pour mon métier... Il est quelquefois si plaisant !

U N E A U T R E F I L L E.

Moi de même. Quand je suis parvenue

à n'aimer plus rien , ce que je dissipois en tendresse a tourné au profit de ma complexion.

U N E A U T R E .

Je suis devenue passionnément amoureuse d'un homme que je n'ai vu qu'une fois : c'étoit Aleide sous les traits d'Adonis... Eh bien ! je ne l'ai plus revu : cela n'est-il pas désolant ? J'y rêve souvent.

U N E A U T R E F I L L E .

Ah ! si j'avois su ce que je fais aujourd'hui , j'aurois bien profité de l'aveuglement d'un certain homme qui m'idolâtroit ; mais je ne voyois alors que le présent ; ma vue n'alloit jamais au-delà , & je disputois de dissipation avec lui ; tous deux nous aurions tari un fleuve d'or. Un an d'ivresse & d'enchantement mit fin au plus beau songe du monde.

U N E A U T R E .

Il faut vivre avec les hommes comme

en pays ennemi ; notre fortune est dans nos charmes, & ces avantages nous ont été donnés par la nature comme un dédommagement de la rigueur du sort , & pour nous aider à le corriger.

(*On entend la voix de Sara Hardings*).

CAROLINE.

C'est la voix de la doyenne. Vous savez que je suis votre gouvernante : allons vite nous rendre au salon.

AMARANTHE.

Quel métier ! que d'avoir à conserver des appas destinés à être la proie du premier inconnu. (*Elles sortent*).

S C E N E V.

ROCHESTER, *sortant du cabinet.*

JE viens d'en apprendre plus en un quart-d'heure que les femmes ne m'en au-

(61)

roient dit pendant dix années.... Elles
causent dix fois plus librement que ne
font les hommes... Féconde découverte !

Fin du troisieme acte,

(*Le lendemain*).

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

CHARLES II, BETTY.

(*La scene est dans un salon*).

CHARLES II, à Betty.

OUI, charmante créature, inépuisable trésor de grâces & d'attraits, je te le jure, & tu peux m'en croire; j'ai passé plusieurs nuits voluptueuses, mais je te suis redevable de la plus délicieuse de toutes.

BETTY, *lui donnant un baiser.*

Un tel éloge mérite un tel remerciement.

CHARLES II.

Prends ce billet de banque comme une marque de ma reconnoissance , & sois sûre que la nuit prochaine je reviens ici , & que je t'offrirai tout ce qui peut répondre à tes charmes. J'espère que tu me donneras la préférence sur tout autre , car je serai jaloux , tu m'entends , oui , jaloux , jusqu'à ce que je te revoie.

BETTY.

Reviens , je me réserve pour toi : crois en ce baïser qui t'en dira plus... Je vois que tu es aussi généreux qu'aimable. Je te quitte , c'est à regret ; mais l'ordre de la maison l'exige . . . N'en sois pas fâché.

CHARLES II, *l'embrassant.*

Adieu , miracle.

BETTY, *à part.*

Tu ne trouveras donc pas que tu l'aies payé trop cher : j'ai de quoi satisfaire Ro-

chester & il sera mon protecteur. (*Sara Hardings entre*).

S C E N E I I.

CHARLES II, SARA HARDINGS.

CHARLES II.

Tu viens à propos, maman ; il est temps que je pense à mon départ , & que je m'informe de ma dette. Cette fille m'a enchaîné ; elle a prodigieusement retardé ma retraite ; elle est vraiment séduisante ! Mais où est sir Falkland , mon camarade ?

SARA HARDINGS.

Il y a deux heures qu'il est parti.

CHARLES II.

Parti depuis deux heures ? Cela est bien étonnant ! Eh ! pourquoi donc sans moi ?

SARA

SARA HARDINGS.

Il vous souhaite bien le bon jour , & dit qu'il vous apprendra de bouche le motif de son départ précipité.

CHARLES II.

Soit. Eh bien donc je te dois... (*Il met la main dans sa poche*).

SARA HARDINGS.

C'est une bagatelle.... Pour le punch , la chambre , le repas , la musique , la chemise parfumée , le lit & le reste , dix-neuf guinées huit schelings... Votre camarade m'en a donné tout autant , & en me comblant de politesses.

CHARLES II, *après avoir cherché dans ses poches.*

Dieu me damne ! voilà une singulière aventure ! Je jurerois bien que je l'avois

E

avec moi, & je ne la trouve nulle part ;
& ce fripon de Rochester qui a eu la
maudite fantaisie de s'évader.... Maman,
mon camarade est-il réellement parti ?

SARA HARDINGS.

Eh ! pourquoi vous le dirois-je, si cela
n'étoit pas vrai ?

CHARLES II, *à part*, *après avoir fouillé*
pour la troisième fois dans ses poches.

C'est le plus fâcheux accident qui pût
m'arriver. Il faudra que je demande crédit
à cette créature.

SARA HARDINGS, *à part.*

Sur mon ame, je crois que Rochester
a dit une fois la vérité. Ne diroit-on pas
que cet avare cherche les guinées dans les
coutures de son habit ?

CHARLES II, *à part.*

Point de bourse ; je ne trouve rien.

(*haut.*) Maman, j'ai une plaisante question à te faire.

SARA HARDINGS, *d'un ton brusque.*

Voyons, de quoi s'agit-il ?

CHARLES II.

C'est dix-neuf guinées que je te dois,
& que je te paierai bien volontiers. En
as-tu besoin en ce moment-ci ?

SARA HARDINGS.

Je ne vous cacherai pas que j'ai compté
là-dessus ; aujourd'hui je paie mon terme
& le parfumeur... Voilà son mémoire.

CHARLES II.

Ce soir tu recevras vingt-cinq guinées.

SARA HARDINGS.

Oh ! oh ! l'intérêt est bien fort....
(*à part*). C'est un stratagème de vilain.

(*haut*). L'usure est défendue ; d'ailleurs je tiens pour le proverbe : mieux vaut le moineau dans la main , que le pigeon qui vole.

CHARLES II, *riant, à demi fâché.*

C'est-à-dire , que tu aimes mieux avoir de l'argent sur la minute.

SARA HARDINGS.

Oui , il me faut cet argent ... Je ne saurois m'en passer , ni attendre.

CHARLES II.

Si je pouvois aussi deviner comment il s'est fait que j'aie oublié ma bourse chez moi , je serois moins étonné.

SARA HARDINGS.

Eh ! c'est la première chose à quoi il faut penser quand on vient ici ... Vous me pardonnerez , monsieur , si je ne laisse

point sortir de chez moi un homme qui a si peu de mémoire , car il pourroit fort bien oublier de revenir.

CHARLES II.

Mais que diable , maman , j'espère pourtant que tu me prends pour un honnête homme.

SARA HARDINGS.

Fort honnête homme , mais très-oublieux : & je prétends avoir ce que Dieu & mon droit me donnent.

CHARLES II.

Je pense à un moyen. Betty me prêterait peut-être , puisque tu ne veux pas attendre.

SARA HARDINGS.

Betty ! je ne fais pas.

CHARLES II.

Je lui ai donné un billet de banque de trente guinées.

SARA HARDINGS, *secouant la tête.*

De trente guinées ! vraiment c'est bien
généreux envers elle.

CHARLES II.

Va lui dire que je la prie de m'en prêter
vingt, & que ce soir je les lui rendrai au
double.

SARA HARDINGS.

J'y vais ; mais monsieur me pardonnera
si je prends d'abord mes précautions...
(*à part*). Tu feras enfermé, maudit
avare, & tu feras là toutes tes réflexions...
(*Elle sort, & ferme la porte à la clef*).

S C E N E I I I.

CHARLÈS II, *seul, se promenant à grands pas.*

JE suis sous la serrure ! par mon ame, voilà une nouvelle situation pour le souverain des trois royaumes. Enfermé chez une appareilleuse, de peur que sa royauté ne s'évade, & ne s'évade pour dix-neuf guinées ! & encore la vieille forcierre en a complètement le droit. Ah ! quand je serai sorti d'ici, je donne ma parole de chevalier.... Suis-je donc, dès le berceau, destiné à des revers de l'espece la plus bizarre. Je me suis sauvé, à grand'peine, à travers mille périls, déguisé tantôt en bûcheron, tantôt en valet ; un embarras honteux, tel que celui où je me trouve, m'étoit encore réservé ; & si Betty ne vouloit pas... Que ferois-je?... me découvrir... Jamais. Probablement Rochester

reviendra. Cependant comment devineroit-il ? ... Quelle maudite aventure ! & dans quelle maison me suis-je hasardé !... Ah ! je jure bien qu'on ne m'y rattrapera plus.

SCENE IV.

CHARLES II, SARA HARDINGS.

CHARLES II.

EH bien ! maman , finissons-nous ? Betty sans doute vous a donné ...

SARA HARDINGS.

Betty est sortie.

CHARLES II.

Sortie ! vêtue comme elle étoit ; cela est impossible.

SARA HARDINGS.

Au moins est-il possible qu'elle pense

que ce qui est donné est donné , & que
c'est folie de le rendre.

CHARLES II.

Bien , ce trait-là. Je devois m'y attendre ... Ah , Betty !

SARA HARDINGS.

Mais monsieur n'auroit peut-être pas
besoin d'emprunter , s'il vouloit s'acquitter
loyalement. Au défaut d'argent , je pren-
drai bien un gage. Vous avez sans doute
une montre ?

CHARLES II.

Une montre ? cela est vrai. La voici.
(*Il se fauille*). Rien ! ma confusion re-
double.

SARA HARDINGS.

Ah ! qu'est-ce donc ? ... Elle est aussi
oubliée , la montre !

CHARLES II.

Non , non , je fais très-bien que je

l'avois ; on me l'a volée , cela ne peut pas être autrement.

SARA HARDINGS.

Volée ! comment ! un insolent qui m'outrage , afin de jeter la faute sur moi , sur mon honneur , sur ma maison ! (*Le poing sur les hanches*). Monsieur sait-il où il est ?

CHARLES II, *riant*.

Vraiment , si je ne le savois pas !

SARA HARDINGS.

Vous êtes chez une honnête femme , entendez-vous ? qui paie son loyer , & sans retard ; chez une femme irréprochable , qui n'a jamais comparu devant le juge de paix ; qui tous les mois acquitte fidèlement les mémoires du coëffeur , du tailleur & du traiteur ; qui n'a aucune dispute avec les maîtres de musique , de

danse & de bonnes graces , & dont jamais
personne n'a eu sujet de se plaindre.

CHARLES II.

Qui est-ce qui cherche à se plaindre ?
Mais pourtant ma bourse & ma montre
ont disparu.

SARA HARDINGS, *criant.*

Je ne souffrirai pas cette accusation ,
je vous en avertis. Vous , déshonorer ma
renommée ! tuidieu !... On ne fauroit être
plus sûr dans sa propre maison que chez
moi... A la vérité , il y a certains avarés ,
(je ne nomme personne) qui veulent voir
les filles & ne pas payer ; certains vilains
qui volent les carresses qu'on leur fait ,
qui s'accommoderoient d'une laveuse
d'écuelles , si elle ne leur coûtoit rien ; qui
ne paieroient pas seulement le blanchissage
des draps... Enfin , aussi vrai que j'existe ,
quiconque dira qu'il s'est perdu chez moi
une épingle , de mes propres mains je lui
arracherai les yeux.

CHARLES II.

Doucement, doucement ; ne t'échauffe pas tant.

SARA HARDINGS.

Eh ! qui ne s'échaufferoit ? Je vous livre un morceau de roi , & vous agissez comme un goujat. Apprenez , monsieur , que j'ai toujours reçu ici les jeunes gentilshommes fidèlement & honnêtement. Ils me considèrent , je vous en donnerai des preuves ; car je saurai me faire justice , & vous resterez enfermé ici sous la clef au pain & à l'eau , jusqu'à ce que j'aie vu de votre monnoie.

CHARLES II.

Ah !

SARA HARDINGS.

Nous avons , dieu merci , un bon roi qui nous protege particulièrement.

CHARLES II.

Vraiment ! Vous protegez-t-il ?

SARA HARDINGS.

Je vous en réponds ! il veut que les fujets qui soignent les plaisirs du public ne soient pas molestés ; il fait grand cas de l'amour & des filles ; il fait combien elles sont nécessaires à la république , & lui-même , dit-on , n'est pas ennemi du plaisir , ni de la bonne chère. Dieu conserve le roi !

CHARLES II, *se promenant,*

Voilà un bel éloge !

SARA HARDINGS.

Qu'est-ce que monsieur murmure entre ses dents ? Vous ne voulez pas dire avec moi , *Dieu conserve le roi !* Croyez-vous que je mente ? Oh ! vous avez beau vous montrer opiniâtre à ne point me payer ,

il me faut mon argent ou un effet valable, sans quoi, je vous le déclare, vous serez emprisonné, & vous jeûnerez ici tout au moins la quinzaine.

CHARLES II.

Cette femme a le diable au corps. C'est à coup sûr une cousine de Cromwel. (*Il apperçoit sa bague*). Ah! que vois-je? quelle est ma distraction? n'ai-je pas cette bague. (*haut*). Eh, maman! sois tranquille.... me voici hors d'embarras! Tiens, prends cette bague, & dans un quart-d'heure tu la rendras à celui qui t'apportera tes vingt guinées; mais ne la remets point à d'autres qu'à mon commissionnaire, car la bague est de prix.

SARA HARDINGS, *en la considérant avec méfiance.*

Oui... je ne fais... cela se peut... Les pierres sont assez grosses; mais rarement de grosses pierres sont-elles fines. Il en faut beaucoup alors pour faire dix-neuf gui-

nées. Qui n'a ni montre ni bourse , n'a point de bague d'un si grand prix.... Sont-ce des diamans ou des topazes ?

CHARLES II, *impatiente.*

Eh quoi ! à votre âge ne connoissez-vous pas les brillans ?

SARA HARDINGS.

Non. Je ne me connois qu'aux pieces trébuchantes & aux filles. On n'entretient point celles-ci avec des verroteries : il leur faut des jupes , des bonnets , des bas blancs , des souliers , des gants... Quant à cette bague, elle me paroît trop belle , & je ne m'en soucie guere.

CHARLES II, *presque en fureur.*

Montre-là à quelqu'un qui s'y connoisse , & l'on te dira qu'elle vaut plus de soixante fois ton salaire.

SARA HARDINGS , *secouant la tête.*

Soixante fois ! c'est beaucoup. Plus de

soixante fois ! Ça doit faire , en supposant que cela soit , une belle somme. Mais attendez , monsieur , je saurai bientôt si cela est vrai : mon plus proche voisin est un jouaillier ; je vais le trouver , il estimera la bague.

CHARLES II.

Quoi ! tu ne peux pas la garder , & m'en croire sur ma parole ?

SARA HARDINGS.

J'en ferai la démarche ; mais si vous me trompez , vous vous en repentirez. (*Elle sort en menaçant le roi*).

SCENE V.

CHARLES II, seul, se jettant dans un fauteuil, & gardant le silence.

VIT-ON jamais un monarque plus détestablement contrarié, & réduit encore à se taire ?

taire? Je ne puis commander à cette infâme, qui me verrouille dans un lieu où la prostitution & le vol se donnent la main. Ah, Charles! ton futur biographe, de quelle manière taillera-t-il sa plume pour rendre cette journée-ci? J'ai été sur le point de me découvrir, & de montrer la physionomie du roi à la place de celle... Mais qu'est-ce qu'un roi sans gardes? Il est toujours roi, mais ses sujets ne le reconnoissent plus... Ce coquin de Rochester ne devoit-il pas deviner qu'à cette heure je ne dois plus être ici? (*Il va tâter la serrure*). Elle est ma foi à double tour. (*Une horloge sonne*). Voilà l'heure du conseil!... C'en est trop! mais ne seroit-ce pas un piège que mes ennemis m'auroient tendu? Je n'ai rien éprouvé de plus cruel depuis l'aventure du chêne (1). (*Se pro-*

(1) Charles II fut obligé de se cacher pendant toute une nuit dans le creux d'un chêne, pour échapper aux poursuites de ses ennemis, après

menant d'un air agité). Charles ! Charles ! tu aurois mieux fait de coucher cette nuit avec la reine ! elle t'en auroit su gré , & tu ne te trouverois pas dans une situation pénible , humiliante. Si le devoir conjugal est un peu triste , il n'entraîne pas du moins la honte , l'embarras où je me trouve : après m'être tiré de tant de mauvais pas , me voici dans une posture où je ne saurois me nommer.... Oh ! qu'est-ce roi sans bourse ? Mais j'entends plusieurs voix.

la bataille qu'il perdit près de Worchester, contre l'armée de Cromwel , le 3 septembre 1651.

Tous les ans on célèbre une fête en Angleterre en mémoire du roi Charles II, lorsqu'il eut le bonheur d'échapper à ses ennemis après la bataille susdite. On porte sur le chapeau ou à la boutonniere , une branche de feuilles de chêne dorée. Ce sont les royalistes qui observent cette cérémonie.

SCENE VI.

(*La porte s'entrouvre & l'on apperçoit sur le pallier Sara Hardings & le Jouaillier.*)

CHARLES II, SARA HARDINGS ;
LE JOUAILLIER.

SARA HARDINGS, *au Jouaillier.*

QUAND je vous le dis, quand je vous le jure !

LE JOUAILLIER.

Vous avez beau le dire & le jurer, je n'en crois rien ; le possesseur d'une telle bague n'avoir pas un sol dans sa poche ! impossible. Je vous assure qu'elle est d'un tel prix qu'elle ne peut appartenir qu'à une tête couronnée ; ainsi l'homme qui est là dedans, est à coup sûr un voleur.

CHARLES II, *sur le devant du théâtre.*

Ah ! bon ; ceci manquoit.

SARA HARDINGS *faisant entrer le*
Jouaillier.

Oui, oui, c'est un voleur.... Allons il faut l'arrêter ! Tenez, le voilà ! il voudroit se cacher ; regardez-le bien , & saisissez-le , afin qu'on le mene devant le juge.

LE JOUAILLIER *entrant & reconnoissant*
Charles II.

Ah ! c'est le roi ! c'est le roi ! (*s'agenouillant*) Votre majesté pardonnera-t-elle à son très-humble sujet ?

SARA HARDINGS , *avec exclamation.*

C'est fait de ma pauvre ame ; c'est le roi ! c'est le roi ! A mon secours mes enfans. (*toutes les filles accourent*).

TROUPE DE FILLES *qui entrent..*

Quoi ! c'est le roi !... Oui, c'est le roi !... Voilà le roi !

CAROLINE, *à part.*

Ah ! que Betty fut heureuse.

CHARLES II, *se cachant le visage.*

Comment me dérober !

TOUTES LES FILLES *à genoux.*

Ah ! fire ! votre majesté....

CHARLES II.

Paix , paix ! je ne suis point ici *majesté.*

CHŒUR DE FILLES.

Ah ! fire ! fire ! fire ! fire !

CHARLES II.

Paix ! encore un coup, taisez-vous. Je vous défends de me nommer ainsi. Levez-vous toutes. Celui que vous voyez, est effectivement *Charles Stuart*. Mais que ce soit le roi, c'est ce que je vous ordonne d'oublier, & qu'à l'avenir personne ne se souviene

que l'on m'a vu ici. Retirez-vous, & surtout que vos langues soient muettes. (*Au Jouaillier*). Voulez-vous bien, pendant une demi-heure, me servir de caution pour vingt guinées?

LE JOUAILLER *s'inclinant.*

Oh! votre majesté s'amuse....

SARA HARDINGS *à genoux.*

Que vais-je devenir! Quoi! c'est bien là réellement le roi? O très-parfaite majesté, pardonnez à une pauvre malheureuse imprudente femme....

CHARLES II.

Cela suffit, c'est déjà pardonné.....
Qu'on m'apporte un manteau.

SARA HARDINGS.

Ah! bonté du ciel! cela n'est pas possible, après avoir été si grossière, si insolente; mais si votre majesté savoit qu'on

ne peut pas deviner un roi réfugié dans
ma pauvre maison.....

CHARLES II.

C'est bon, c'est bon; qu'on m'apporte
un manteau, vous dis-je.

SARA HARDINGS toujours à genoux.

Je voudrais me couper la langue avec
les dents quand je pense à tout ce que j'ai
dit; mais si votre majesté avoit entendu tout
ce que ce scélérat de lord Rochester m'a
insinué.... (*Une fille apporte un manteau
au roi*).

CHARLES II, *mettant le manteau sur ses
épaules.*

Quoi! que vous a-t-il dit?... Mais non,
je ne veux rien savoir.... Nous sommes
heureux d'ignorer ce que nos courtisans
disent de nous. (*A l'appareilleuse*). Vous
voyez à présent que je ne voulois pas vous
tromper, & que la bague valoit bien la
dépense que j'ai faite chez vous.... Quant

au reste , bouche close dans tout votre empire , ou bien les personnes qui soignent les plaisirs du public pourroient bien ne plus se vanter , à l'avenir , de ma protection. (*Enveloppé dans son manteau*). Que personne ne me suive. (*Il sort*).

SARA HARDINGS.

Je crois que le tonnerre est tombé sur moi.

Fin du quatrieme acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CHARLES II, LE CHANCELIER.

(*La scene est dans le palais.*)

LE CHANCELIER, *lui présentant des papiers.*

SIRE, voici des affaires qui n'ont pas été expédiées ce matin au conseil... (*à part*).
Combien il est ennemi du travail!

CHARLES II.

Donnez.

LE CHANCELIER.

Votre majesté, sans doute, a été indis-

(90)

posée cette nuit , & nous faisons des vœux
pour que votre santé se maintint ferme &
vigoureuse.

CHARLES II, *riant.*

Eh bien ! vos vœux , lord , ont été plei-
nement exaucés ... Faut-il encore signer
cela ?

LE CHANCELIER.

Oui , sire.

CHARLES II.

Tout est-il fait présentement ?

LE CHANCELIER.

Voici qu'on vous demande grace pour
une coupable qui attribuoit à un autre un
vol qu'elle avoit fait.

CHARLES II.

Une voleuse.... Dois-je pardonner ?...

Oui, pardonnons. (*Il signe*). Quel est cet homme qu'on a mis au pilori ?

LE CHANCELIER.

Sire , c'est parce qu'il a composé des libelles contre vos ministres.

CHARLES II.

Le grand sot ! que ne les écrivoit-il contre moi ?... on ne lui auroit rien fait.

LE CHANCELIER.

C'est demain, sire, qu'on célèbre une fête en mémoire du bonheur que vous eutes d'échapper à vos ennemis après la bataille du trois septembre. Que ce bonheur, sire, vous accompagne dans toutes les circonstances où votre personne sacrée seroit en danger !... Demain, toute la ville célébrera cette fête si chere à son souvenir.

CHARLES II.

Je suis sensible à cette marque d'affection
de mes sujets.

LE CHANCELIER.

Sire, j'oubliois de vous présenter un
règlement devenu nécessaire contre les
filles publiques.

CHARLES II.

C'est bon ; je verrai cela : qu'on me
laisse. (*Le chancelier sort*).

SCENE II.

CHARLES II, ROCHESTER, LA
DUCHESS DE PORTSMOUTH,
cachée.

CHARLES II, *en colere.*

COMMENT, comte, vous osez vous
présenter devant moi ?

(ROCHESTER, un genoux en terre).

CHARLES II.

Je n'ai pas besoin de vos génuflexions ;
relevez-vous.

ROCHESTER.

Je m'approche sans crainte d'un roi
qui n'a jamais condamné personne sans
l'entendre. Voici la bourse & la montre.

CHARLES II.

Comment !

ROCHESTER.

Et mon avocate va paroître,

CHARLES II.

Qui est-ce qui osera me parler en votre
faveur.

LA DUCHESSE DE PORSTMOUTH, *paraît.*

C'est moi !

CHARLES II.

Quoi ! vous , duchesse....

LA DUCHESSE.

Oui, sire ; & si jamais vous eutes des obligations à Rochester, apprenez qu'en aucun temps son zele ne s'est plus manifesté pour votre gloire que dans ce qu'il a fait aujourd'hui.

CHARLES II.

Quoi ! madame !

LA DUCHESSE.

Ce qu'il a exécuté, je l'avoue sincèrement, c'est par mon conseil & même à ma priere,

CHARLES II, *étonné.*

Il se pourroit ?...

LA DUCHESSE.

Votre extrême attachement aux plaisirs altère en vous les dons précieux de la nature, corrompt vos qualités aimables...

CHARLES II.

Madame, laissez-moi le soin de me corriger moi-même, j'en aurai plus de mérite & de gloire.

LA DUCHESSE.

D'ailleurs, le soin de votre personne, qui m'est si chère, & que vous hazardez souvent dans ces parties nocturnes... Comment reconnoître un monarque qui, dans les ténèbres, se glisse par une porte suspecte, & se trouve au milieu d'objets que son imagination même ne devoit pas apper-

cevoir , tandis que le sentiment , la plus pure tendresse , l'attendent ailleurs.

CHARLES II.

Oh ! le sublime des femmes est le raisonnement métaphysique sur les passions. J'entends. Vous avez voulu me guérir d'une foiblesse par un ridicule presque public , vous avez....

LA DUCHESSE.

J'ai voulu , je l'avoue , vous causer un peu d'inquiétude & d'embarras , pour vous éloigner à l'avenir de ces travestissemens inglorieux , de ces parties dangereuses , de ces actes avilissans ; le soin de votre vie , de votre honneur...

CHARLES II, *l'interrompant.*

Le soin de ma vie , de mon honneur.... Vraiment , ma belle duchesse , sont-ce ces soins-là seulement qui vous ont fait agir ? N'y a-t-il point un peu de jalousie ? dites , n'y entre-t-elle pour rien ?

LA

LA DUCHESSE.

Eh ! quand cela feroit vrai , sire , pourriez-vous condamner en moi un tel sentiment ? seriez-vous fâché que moi , que vos richesses ni votre rang n'ont pu toucher , qui vous aurois cherché dans une cabane champêtre , qui vous aurois aimé sans couronne , je ne veuille point vous partager avec une courtisane vénale , telle que Betty Malkings.

ROCHESTER , *à part.*

Bonne comédienne ! en vérité , qui n'y feroit trompé ? comme ces larmes feintes sont naturelles !.... Les femmes nées fausses ne le sont jamais médiocrement.

CHARLES II , *tendant la main à la duchesse.*

Puis-je croire à ce ton plein d'amour ? Oui , j'y crois , & je reconnois mon tort. Faisons la paix , Rochester ; si votre intention à tous deux fut de me corriger , de

me déshabituer de ces folies, que mon aimable duchesse tient pour indécentes, je crois que vous avez réussi pendant les deux siècles d'inquiétudes où la maudite Sara Hardings m'a laissé réfléchir à tout ce qu'auroient pu tenter alors mes nombreux ennemis. Mais que vous importe ce que j'ai pensé. Vous le devinerez peut-être dans la suite par ma conduite toute contraire. .. Encore un baiser, duchesse, pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir.

LA DUCHESSE, *l'embrassant.*

Ah! si je pouvois vous en donner un aussi doux que ceux de l'incomparable Betty!

ROCHESTER, *à part.*

Continue, continue sur ce ton, beauté artificieuse; ah! tu fais encore mieux qu'elle dérober les bourses & les bijoux.

F I N.

